

Libretto

HERBERT ERNEST BATES

L'AVIATEUR
ANGLAIS

roman

Traduit de l'anglais par
FLORENCE HERTZ

libretto

Titre original:
Fair Stood the Wind for France

© Evensford Productions, 1958.

© Libella, Paris, 2011, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-36914-375-8

Parfois les Alpes vues d'en haut sous la lune ressemblaient aux plis d'un drap fraîchement froissé. Les vallées glaciaires alternaient l'ombre et la lumière, blancheur de linge amidonné dans la lueur crue du disque lunaire ; et puis dans le lointain, partout où se portait le regard, les hauts pics enneigés scintillaient, fluides comme des crêtes d'eau vaporeuse. Quelque part en dessous, avant la guerre, à Domodossola, Franklin se souvenait d'avoir attendu un train pour l'Angleterre.

Il approcha le micro de sa bouche, sèche après les longues heures de vol au-dessus de la France puis des Alpes jusqu'en Italie, et s'adressa à son équipage par l'interphone de bord.

– Paré pour retraverser la France, annonça-t-il. Des réclamations ?

– Je veux revoir le pays de mon cœur avant de mourir d'ennui, dit le sergent mitrailleur arrière. Je ne sais même plus en quelle année nous sommes.

– C'est la traversée des Alpes par Hannibal, répondit Sandy. Nous sommes en 218 avant J.-C.

– Ça se pourrait, intervint Godwin. Connie n'a pas à se plaindre, lui, il ne fout rien, il fait des patiences.

– Des patiences, tu parles ! s'insurgea O'Connor. Je ne tiens plus en place, maintenant !

Franklin écoutait d'une oreille distraite cet échange, l'intérêt émoussé par la tension. On était en août et les journaux

reparlaient d'offensive contre l'Allemagne avec une certaine effervescence. Pour lui, cela ne changeait pas grand-chose. Cette offensive montait en puissance depuis des mois et, après quelques interruptions à la fin de l'hiver à cause du mauvais temps, elle se poursuivait dans l'été, le troisième depuis le début de la guerre. Il avait neigé au Nouvel An, comme l'année précédente et celle d'avant, et le printemps avait suivi, sec, froid et venteux en mai. Le vent d'est avait tant soufflé qu'à l'approche de l'été, parce que la situation se remettait à mal tourner en Égypte et que le beau temps se faisait désirer, tout le monde avait semblé de mauvaise humeur. Avec un peu de retard, attendant cette grande déferlante qu'annonçait la presse, lui aussi commençait à sentir souffler un aride vent d'impatience. S'il pilotait jusqu'en octobre, il aurait été en service actif une année entière avec le même équipage à l'exception de Sanders, l'opérateur radio qui les avait rejoints à la fin du printemps, et totaliserait trois cents heures. Pourtant il n'avait pas l'impression d'avoir volé très longtemps entre ses premiers raids sur Brême, la ceinture du harnais si serrée sur les aigreur de son ventre qu'elle appuyait comme la lame chaude et tranchante d'un couteau, et les longues missions qu'ils effectuaient depuis la fin de l'été vers l'Italie. Pourtant ces sorties, interminables sur les monotones étendues françaises, spectaculaires au-dessus des Alpes, et pas encore violentes en Italie, lui paraissaient plus pénibles à elles seules que toutes les autres réunies. Lors des précédentes expéditions, il avait très vite appris à se détendre et à réduire la portée de ses préoccupations : il ne voyait jamais plus loin que le coin d'obscurité suivant. Il n'anticipait pas les tirs de la DCA, les projecteurs, la terreur enivrante de la cible, le long trajet du retour. Ainsi, les vols ne lui avaient jamais paru trop durer ; l'enfer se fragmentait en parties supportables. Il commençait tout juste à s'autoriser un début de fatigue.

Il se rendait compte, aussi, que sous lui les Alpes s'éloi-

gnaient très vite. Les plissements enneigés qui s'étendaient auparavant à l'infini étaient déjà limités au nord par la ligne sombre des massifs de plus basse altitude sous les neiges éternelles, comme un ciel bleu plombé par la barre noire d'un orage. Le changement lui fit du bien. Ces montagnes prenaient, tandis que l'appareil volait vers elles, une apparence rugueuse de vieille écorce, grise et craquelée dans le clair de lune. Il crut même distinguer devant lui le début de la plaine française tant la lumière était vive, blanche et éclatante. Tout en fouillant des yeux le lointain, il luttait contre l'engourdissement qui sapait lentement sa concentration. Très vite, ces deux impressions fusionnèrent. Son regard et son esprit papillonnaient pareillement en cherchant à saisir les nouveaux horizons au-delà des cimes, se heurtant l'un à la distance et l'autre à la fatigue.

Il se secoua pour sortir de cette somnolence passagère et se remit à penser à l'équipage. Ils ne parlaient plus ; il n'aimait pas les conversations. Pour lui, c'était une affaire très sérieuse que de transporter quatre personnes sur de longs et dangereux parcours. En un an, son affection pour ces hommes s'était renforcée plutôt qu'elle n'avait crû. Il mesurait à présent son attachement moins à l'aune de leur caractère qu'aux craintes des changements qu'entraînerait la perte de l'un d'entre eux. Ils étaient tous les quatre sergents, mais aucun ne l'appelait plus « mon lieutenant », et il ne faisait aucune différence, ni de grade ni de milieu social, entre eux et lui. En tenue de vol, les distinctions du sol disparaissaient. Il avait aussi toujours pensé que, étant le seul officier, c'était à lui d'aller vers eux plutôt que d'attendre qu'ils fissent un pas vers lui. Être accepté par les sergents, sentir se développer peu à peu la confiance qu'ils avaient en lui, voir s'abolir enfin toute barrière et être des leurs, cela comptait beaucoup. Il en avait conçu un sentiment plus grand que la peur : la certitude, jamais exprimée, qu'en cas de pépin ils seraient forts

ensemble, les uns pour les autres, soudés les uns aux autres, prêts à affronter la fin, si la fin venait.

Les montagnes du lointain arrivaient maintenant sous eux, énormes, bleu foncé et ridées. L'aile gauche du Wellington les moissonnait comme la lame noire et luisante d'une faux géante. Coupées, elles disparurent, paisiblement remplacées par le lisse défilé de la campagne qui passait, de cette hauteur et dans le rayonnement blême, sans plus de vie qu'une carte en relief sur une table. Ce spectacle faisant resurgir l'ennui qui s'insinuait en lui, Franklin regarda sa montre, et fut surpris de constater qu'il était plus tôt qu'il ne le pensait. Il était deux heures moins dix.

– Ma montre a des ratés, dit-il dans l'interphone. Donnez-moi l'heure.

L'un après l'autre, les sergents s'exécutèrent. Sandy compta les secondes pour lui permettre de se régler sur la minute : « Cinq, six, sept, huit, neuf », et Franklin tourna machinalement les aiguilles, modifiant leur position de moins de trois secondes. À toutes les montres, il était deux heures moins dix. Il les remercia et entendit Taylor, dans la tourelle de queue, dire qu'il voyait toujours les Alpes et qu'elles étaient encore superbes. La lune commençait à redescendre, si bien que la clarté éblouissante qui avait illuminé les pics neigeux faiblissait déjà en se teintant d'ambre. Dans cette douce et plus belle lumière, les distances paraissaient plus courtes vers le nord. La France ne montra ensuite que de placides étendues jaunes qu'effaçaient à leur passage les deux ailes de l'appareil, jusqu'à l'apparition sur la gauche d'autres montagnes, pas très hautes, mais accentuées par les ombres vives que jetaient les rayons biais de la lune. Ne connaissant pas encore les missions sur l'Italie aussi bien que celles sur Brême ou Cologne, il ne savait pas de quelles montagnes il s'agissait. Le vague souvenir d'un autre vol, dix jours plus tôt, lui permit d'évaluer qu'ils avaient traversé une bonne

partie du pays. Il estima qu'il pourrait arriver en Angleterre vers 4 heures.

Les montagnes, très vite, disparurent, et l'ennui des quiètes étendues françaises qui se succédaient, monotones, vers le nord, entamait déjà sa vigilance et l'engourdissait lorsque survint l'incident mécanique. Il eut l'impression que le moteur gauche expulsait quelque chose, qu'il s'allégeait brusquement d'une partie de son poids. L'appareil bascula sur la gauche et chuta à l'oblique. L'horizontalité des ailes, restée constante depuis si longtemps, fut perdue en une seconde. Saisi par la soudaineté du plongeon, il perdit environ cinq cents pieds avant de reprendre suffisamment ses esprits pour réagir. Ce flottement ainsi que les exclamations de l'équipage dans l'interphone de bord ne durèrent pas plus d'un instant. Le choc fut tel qu'il chassa sa peur, lui apportant une totale clarté de pensée qui lui permit d'envisager en un éclair tous les cas de figure. Dans cet état de conscience exacerbée, juste avant que ses mains et ses pieds ne recouvrirent leurs réflexes, il sentit l'appareil se cabrer, s'ébrouer en deux énormes secousses, puis se stabiliser. Cela se fit si vite qu'il s'accrocha encore un peu à l'espoir qu'il ne leur était peut-être rien arrivé de plus grave que d'être touchés par des turbulences, et que tout allait bien. Puis il sentit, plus qu'il n'entendit, et instinctivement plutôt que consciemment, le changement de timbre des moteurs. Ils rendaient un son moins profond.

– Bon Dieu, Frankie, dit O'Connor. Qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce qui s'est passé?

Un concert de voix s'éleva, rendues stridentes par le choc. Il n'écoula pas. Il auscultait le bruit des moteurs, ou plutôt, il le savait fort bien, le bruit d'un seul moteur. Le gauche était hors service.

– C'était quoi, bon sang? demanda Taylor. On se serait cru dans une catapulte.

Franklin ne répondit pas. Les causes possibles de l'avarie,

qui avaient défilé si clairement dans sa tête, lui revinrent en ordre inverse, plus lentement, plus lucidement, plus fermement. Les mains moites sur le manche, il essayait de se rassurer sans réellement y parvenir. Il aurait voulu se dire que cela pouvait être un court-circuit, il excluait la surchauffe, ou un dommage causé par la DCA, les tirs italiens ayant été trop légers pour les toucher. Il pouvait tout simplement s'agir d'un de ces incidents inexplicables, sans cause apparente, susceptibles d'affecter un moteur à n'importe quel moment ; ses craintes et ses faux-fuyants se cristallisèrent finalement en la voix de Sandy.

– Hé ! Pilote ! Ça ne ferait pas autrement si on avait perdu une hélice.

Franklin garda le silence encore quelques secondes. Il surveillait l'altitude et la vitesse. La vitesse-air faiblissait déjà et chutait par à-coups irréguliers au cadran. L'altimètre indiquait un peu moins de seize mille pieds. Il voyait dégringoler l'aiguille sous ses yeux. Il n'en fallut pas plus pour achever de dissiper ses doutes. Ils disposaient encore d'une bonne marge de manœuvre, et il n'avait pas peur. Ils descendraient encore, mais, espérait-il, progressivement et pas trop vite. Très calmement, il abandonna tout d'abord l'idée de ramener l'avion à bon port, puis, dans la foulée, celle de faire évacuer l'équipage. En prenant cette décision, il se sentit d'abord très seul, mais en fin de compte sûr de lui. C'était un sentiment fort que n'égalait que sa colère : la rage de voir le cours de sa vie brutalement affecté par un événement qu'il ne maîtrisait pas et ne s'expliquerait sans doute jamais, et qui pouvait le mener à la catastrophe.

L'altimètre avait baissé en dessous de quinze mille pieds quand il s'adressa de nouveau à l'équipage :

- Oui, c'est l'hélice.
- Quoi, sans prévenir, comme ça ? protesta O'Connor.
- Elle s'est débinée. Et on ne peut pas rentrer.

Personne ne répondit. Il ressentit profondément ce silence ; c'était l'expression de leur confiance, qui n'avait pas besoin de se dire pour être comprise. Il avait complètement oublié les Alpes, la lune, l'ennui, et même l'hélice. Rien ne comptait plus que les quelques minutes qui allaient suivre. Elles formaient une rupture, un abîme dans leur vie à tous qu'il lui appartenait de leur faire franchir. Ils attendaient qu'il se prononçât.

– Écoutez, les gars, je vais me poser dans les cinq, dix minutes. Notre position en gros, Sandy?

– Ouest-Nord-Ouest des Vosges. Bien au sud de Paris.

– Occupée ou non occupée?

– Faudrait faire demi-tour pour être en zone non occupée. Mais je ne suis pas sûr de la ligne.

– Quelle différence? intervint O'Connor. Ce sont tous des salauds.

– Tu verras ça vite, dit Franklin.

Il continua en leur donnant lentement, calmement ses instructions tout en surveillant son altitude et sa vitesse. Pendant les quelques minutes qu'il lui fallut pour leur rappeler de ne pas oublier les cartes et les rations de survie et pour récapituler la procédure d'atterrissage forcé, la situation ne lui sembla à aucun moment désespérée.

– Faites pas les imbéciles. S'il arrive quoi que ce soit à un camarade, aidez-le de votre mieux. Enlevez les marques d'identification. Pétez le zinc tant que vous pourrez, et partez vite. Allez vers le sud-ouest. Marchez de nuit et traversez les villes à la tombée du jour. Souvenez-vous des consignes. OK?

– OK, répondirent-ils les uns après les autres. OK.

– OK. Préparez-vous pour l'atterrissage.

Il fit piquer le nez du Wellington vers le sol qui se dessinait déjà de carrés d'or et d'ombre, entrecoupés des lignes blanches des routes. Le terrain, peut-être sous l'effet des rayons rasants de la lune, semblait partout plat et propice à l'atterrissage. Plus bas, il distingua ça et là les cubes blancs et noirs

de maisons éclairées par la lune. Le paysage fugitif s'animait. Dans la descente, il devenait réel, prenait vie, se peuplait de champs, de routes, de maisons, et, l'altitude ayant encore chuté, Franklin vit même les rangées de meules de foin dans les champs les plus pâles.

Il commença l'approche ; la lune, basse et rousse, à sa droite. Sa vitesse était un peu faible, mais le paysage blafard montait vers lui à un angle beaucoup trop abrupt. La queue ne baissait pas. Il appuya de toute la force de ses jambes sur le palonnier, et parvint enfin à corriger la pente, au moment où les arbres commençaient à défiler en trombe sous lui, comme des débris emportés par une tornade. Puis, devant lui, se présenta un bel espace plat totalement dégagé, presque rectangulaire, et lisse comme de l'asphalte, l'endroit idéal qu'il recherchait. Jusqu'à ce moment-là, l'enchaînement des événements avait été net et précis, sans complications. La terre claire se porta très vite à sa rencontre, et, après les premières secousses du contact, elle s'arrima pour ainsi dire à l'avion. Mais une seconde plus tard, il se rendit compte que quelque chose clochait. Le sol était trop mou et la lune, l'espace de quelques secondes, fut agitée de soubresauts désordonnés. Le Wellington fit un tête-à-queue quasi complet que Franklin ne parvint pas à contrôler. Il fut violemment projeté en avant, sentit une nausée le prendre, monter, jaillir et se répandre, acide, dans sa bouche, mêlée à l'odeur d'essence et d'huile. Un fracas assourdissant s'abattit sur lui et explosa dans sa tête, ses mains furent arrachées des commandes. Il perdit connaissance une fraction de seconde, mais la lune qui fonçait sur lui à pleine vitesse le réveilla brutalement en s'écrasant sur ses yeux, dans un moment de terreur folle. Il leva les mains pour se protéger. Son bras gauche heurta un objet pointu avec une force épouvantable, puis la lune se fracassa encore sur son visage dans une pluie d'éclats de verre ensanglantés, et après cela, plus rien.

Il rouvrit les yeux, la lune en pleine face. Une odeur aigre montait de son blouson, et il sentait dans son bras gauche battre, douloureuse et inquiétante, la pulsation violente d'un moteur d'avion, ainsi qu'une sensation humide et chaude. Ce terrible moteur qui grondait dans ses veines semblait vouloir lui désarticuler l'épaule.

– Tout va bien, ne t'en fais pas, Frankie, dit Sandy.

Il fut incapable de répondre. Il se savait couché sur le dos, car la tête de Sandy se déplaçait devant la lune. Et les autres? Qu'était-il advenu des autres?

– Tout va bien, répéta Sandy. Tout le monde s'en est tiré.

– Que s'est-il passé?

– Atterrissage au poil, sauf que le sol était trop mou. On a fait un cheval de bois. C'est tout. Nous sommes tombés dans une sorte de marécage.

Le retour à la conscience fit aussi monter en puissance ce cognement de moteur qui lui arrachait le bras et lui infligeait une douleur insoutenable. Ses lèvres étaient exsangues, il avait très froid au visage, et se sentait partir.

– Où sont les autres?

– Dans le zinc. Ils récupèrent le matériel. Que faut-il faire? Nous y mettons le feu?

– Je ne sais pas. Il ne vaut mieux pas.

– Tout le voisinage a dû nous voir descendre. Même s'il ne

doit pas y avoir grand monde dans le coin. Finalement, c'est peut-être une chance d'avoir échoué dans ce borborygme. Ça va ?

– Bon sang, je ne sais pas.

La souffrance épuisait ses forces. Impuissant, il se sentait aspiré dans un puits noir et glacé. Il enfonça les ongles de la main droite dans la terre pour lutter contre le froid et la faiblesse qui lui faisaient perdre connaissance, et parvint tout juste à se maintenir.

– Mon bras, c'est mon bras.

– Je vais t'enlever ton blouson. Tourne-toi un peu. Tu vas y arriver ?

Franklin roula sur le côté droit, ce qui permit à Sandy d'ouvrir la fermeture éclair de son Irvin. Ensuite, il parvint à dégager son bras droit, puis Sandy prit sa manche gauche et la tira doucement. Malgré ses précautions, la douleur irradija jusqu'à l'épaule, frappant dans ses veines à contre-courant. La manche descendit peu à peu, mais en quittant son bras, elle déchaîna son supplice. Il se sentit un instant si mal que la vision de la lune lui fut insupportable. Il baissa alors les yeux. Et là, au moment où la manche se retirait, il vit des jets de sang, mauvais, épais, gicler de sa blessure par à-coups saccadés.

– Nom d'un chien ! s'écria Sandy. Tu peux lever ton bras ? Tu peux le maintenir en hauteur ? Il faut te poser un garrot.

Il souleva la main, puis un peu le poignet, mais peine perdue. L'écoulement du sang était différent, mais ne diminuait pas, alors que se déchaînaient les élancements qui le tourmentaient de l'épaule jusqu'aux doigts.

Soudain, il sentit les pouces de Sandy sur son bras. Ils lui semblèrent tout d'abord énormes et trop rudes, puis peu à peu la compression prolongée atténua la puissance de l'hémorragie. Comme une éprouvette que l'on présente à une flamme, songea-t-il. Le liquide s'élevait en bouillonnant, mais quand on l'éloignait de la chaleur, il retombait, apaisé.

Franklin s'enfonçait dans son trou de froides ténèbres quand la voix de Sandy le ramena à lui. Pendant tout ce temps, il n'avait pas vu l'avion. En se rendant compte que Sandy n'avait pas besoin de monter le ton plus haut qu'un murmure pour parler à O'Connor, et qu'O'Connor répondait de tout près, il comprit que le Wellington était juste derrière sa tête. Sandy réclamait la trousse de secours, puis il vit O'Connor apparaître dans la lueur de la lune. Il entendit la boîte s'ouvrir, puis O'Connor posa le garrot. Dans les secondes confuses qui suivirent, il n'eut plus conscience que du lien qui se resserrait et mordait ses chairs, puis de la perte de toute sensation en dessous du coude.

– Tout va bien, Frankie, annonça O'Connor. Le sang ne coule plus.

Il essaya de parler, mais une dissociation s'était opérée entre sa langue, encore inerte et froide, et son cerveau. C'est vraiment idiot, pensa-t-il. Il voulut se lever. Trop faible même pour soulever la tête, il dut rester couché et ferma les yeux. Il fut alors assailli, avec une force terrifiante, par la conscience du danger qui les menaçait tous, surtout tant qu'ils resteraient près de l'appareil intact et des parachutes.

– Sandy, dit-il. Sandy, nous devons nous éloigner d'ici.

– Tu pourras marcher ?

– Je ne sais pas. Peut-être que, si vous m'aidiez à me lever, j'y arriverais. Où en êtes-vous avec le zinc ? Il faut absolument cacher les parachutes.

– Taylor et Goddy s'en occupent. Ils ont presque terminé.

– Que font-ils ?

– Ils démolissent l'intérieur. Ils essaient de planquer les parachutes.

– Depuis combien de temps sommes-nous ici ?

– Environ une demi-heure. Peut-être un peu plus.

– C'est trop long ! Nous allons nous faire prendre. Nous devons partir. Il le faut.

– OK. Dès que tu te sentiras capable de te mettre debout. C'était cela l'essentiel, bien sûr. Il allait devoir marcher. La lune était encore trop brillante. Tout était contre eux, mais leur sort dépendait d'abord de lui. Il fallait qu'il se lève.

– Aidez-moi, commanda-t-il.

– Je vais te maintenir le bras, dit O'Connor. Ça y est, tu peux y aller.

Il se redressa entre les deux sergents, et une fois debout, il comprit que, s'ils le lâchaient, il tomberait. Il avait l'impression de n'être plus qu'une carcasse, vidée de son sang, de sa chaleur, et de ses capacités les plus élémentaires. Il avait vomi sur son blouson et sa chemise, et l'odeur lui retourna le cœur une nouvelle fois.

– Ne bougez pas.

– Bois un peu de rhum, suggéra Sandy. Ça n'est sûrement pas indiqué, mais un petit coup, ça te fera peut-être du bien quand même.

– Nous devons nous tirer d'ici.

– Tu devrais te rasseoir pendant que je vais t'en chercher.

– Non, je préfère rester debout.

Quand Sandy le lâcha, il prit appui de tout son poids sur O'Connor qui maintenait le garrot.

– C'est idiot. Je ne tiens plus sur mes jambes.

– Tu es resté dans les pommes pendant au moins dix minutes.

– Ça m'a semblé durer des siècles.

Au retour de Sandy, il but beaucoup, et vite, renversant le rhum, appréciant la suave morsure qui emportait l'aigreur de sa gorge. Il s'inquiétait énormément. Au prix d'un effort considérable, il réussit à prendre le dessus. L'alcool le réchauffait, en tout cas. Un feu descendit dans sa poitrine et, en quelques secondes, stimula son cœur.

– Quand ils en auront terminé avec le zinc, je crois que je serai prêt à marcher.

– Tu as froid ? demanda Sandy. Tu veux passer ton blouson ?

– Juste sur les épaules, alors, sans les manches.

Sandy le lui posa sur le dos, puis le laissa avec O'Connor. Pendant que Sandy s'éloignait, Franklin lança une dernière mise en garde pour lui rappeler qu'il fallait se dépêcher. Ils devaient partir à tout prix.

– Tu vas y arriver ? s'inquiéta O'Connor.

– Quand il faut, il faut. Je voudrais seulement savoir où diable nous sommes exactement.

Il avait retrouvé un peu de forces au retour de Sandy. Avec l'unique soutien d'O'Connor qui lui maintenait le bras, il parvint à rester debout seul une minute, pieds écartés, ancrés dans le sol, dents serrées, se faisant violence pour être à la hauteur de ses nouvelles responsabilités. Il devait aller de l'avant quoi qu'il arrive. Il ne pouvait pas reculer.

– Ils y sont presque, annonça Sandy.

– Ils ont pensé à tout ? Ils ont tout pris ? Il nous faut toutes les cartes, les boussoles, le journal de bord. Ne laissez rien. Ils ont vidé les réservoirs ?

– Ils ont attendu le dernier moment. C'est en train de se faire. Comment te sens-tu, vieux ?

– Ça va. Mais nous devons y aller. Il ne faut pas traîner.

Quelques secondes plus tard, Godwin et Taylor les rejoignaient, portant les rations, les cartes, le matériel récupéré dans l'avion. À présent, il entendait le carburant s'écouler, former sa propre mare dans la terre, et en sentait l'odeur. Il remarqua que la lune avait beaucoup baissé, et fut soulagé de voir le ciel assombri.

– Bien, vous êtes sûrs que vous avez tout ? Toutes les rations ? Nous risquons de devoir rester planqués pendant plusieurs jours.

– Nous avons pris tout ce que nous pouvions, assura Godwin.

– Bien. L'important, c'est de partir maintenant. Tout de suite. Quelle heure est-il ?

– 3 h 34, répondit Sandy, pile.

– OK. Nous pouvons avancer pendant une heure. Presque jusqu'au lever du jour. Ensuite, nous resterons cachés toute la journée. Essayons de garder le cap à l'ouest. Face à la lune. C'est notre seul bon point de repère. Tout le monde est prêt ?

– Affirmatif, répondirent-ils.

Sandy, Godwin et Taylor se mirent en marche à travers ce terrain plat, marécageux par endroits et entrecoupé d'îlots de végétation. Franklin ne pouvait se passer du soutien d'O'Connor. Tenu aux épaules par le sergent, il cala son avant-bras gauche à l'intérieur de son blouson à demi fermé. Il se tourna ensuite pour la première et dernière fois vers le Wellington, et considéra la grande queue incurvée dressée vers le ciel, le nez un peu plus bas qu'il n'aurait dû sur le sol. Il se sentait la conscience tranquille. La zone était si nue, si découverte, qu'il avait estimé dangereux, dès l'instant où il avait repris connaissance, d'incendier l'avion. S'il fallait choisir entre le devoir de brûler l'appareil et celui de sauver les hommes, il préférerait sauver les hommes. Il contempla le Wellington pendant une dizaine de secondes, regretta un très bref instant ce bon compagnon qui avait fait partie de sa vie pendant si longtemps, puis il se détourna pour quitter les lieux.

Le martèlement du sang avait cessé dans son bras, et la chaleur revenait en lui, faible et pourtant bien discernable aux lèvres et au visage. Mais quand il commença sa marche, ce furent ses jambes qui lui semblèrent exsangues, vides de substance, fourmillant d'ankylose. Leur manque de réaction, leur mollesse lui étaient une nouvelle et exaspérante souffrance. Ses pas chancelants sur le sol marécageux étaient ceux d'un malade récemment sorti du lit ; il enrageait contre son sort absurde, tout en surveillant l'avancée des trois sergents,

une centaine de mètres devant lui, visibles grâce au cuir de leurs blousons éclairé par la lune.

– Il ne faut pas les perdre de vue, dit-il. Le plus vache, c'est que je ne sens plus mes pieds.

– Tu as perdu beaucoup de sang, répondit O'Connor. Vas-y mollo.

Il progressa d'abord dans le marais par de longs à-coups, prenant le moins possible appui sur O'Connor, irrité par sa douleur autant que par cette vulnérabilité inacceptable qui lui était imposée. Et puis il prit le parti d'être raisonnable. Il se sentait très faible. Il lui fallait conserver ses forces, tout en s'éloignant le plus possible de l'avion. Alors il s'arrangerait pour étaler son effort, réduirait son horizon comme il avait appris à le faire lors des missions, n'anticipant rien, s'interdisant de voir au-delà du moment suivant.

Ainsi, avec l'aide d'O'Connor, il parvint à franchir deux cents mètres sans s'arrêter, sans perdre de vue les trois blousons éclairés par la lune. Ils se détachaient sur la terre noire du marécage, elle-même quadrillée d'un réseau d'étroits canaux, de deux pieds de large environ et peu profonds, en partie remplis d'eau. Ici et là, les herbiers formaient de grosses touffes qu'il n'arrivait pas à enjamber. O'Connor le retenait quand il trébuchait, ses grosses bottes de vol s'enfonçant dans la tourbière. Plus loin, à sa droite, un frémissement de feuilles dans le silence, agitées par le premier souffle de vent qu'il décelait depuis l'atterrissage, lui fit découvrir une plantation d'osiers hauts de trois mètres, gris dans la lueur opalescente, qu'il s'estima heureux d'avoir manqué en touchant le sol. Après les osiers, le marais continuait, seulement entrecoupé par le croisillon des rigoles et les joncs. La lune descendait, à chaque instant plus grosse et plus sombre. Le moment vint où il jugea qu'il ne restait pas beaucoup plus d'une demi-heure de clarté avant de voir poindre l'aube à l'horizon opposé.

Ils ne s'arrêtèrent que vingt minutes plus tard en rejoignant les trois autres dont ils avaient vu les blousons s'immobiliser devant eux.

- On dirait qu'il y a une route là-bas, annonça Sandy.
- OK, va jeter un coup d'œil, dit Franklin.
- Repose-toi pendant ce temps. Reprends un peu de rhum.
- Pas besoin.

Il savait à peine ce qu'il disait. L'immobilité faisait resurgir sa fatigue. Les élancements dans son bras avaient repris juste sous son coude, le garrot étant soit trop serré, soit pas assez. En tout cas, il ne sentait plus son avant-bras. Et pour la première fois, là, les jambes mortes dans la fraîcheur du petit matin qui séchait une sueur d'épuisement dans son cou et dans son dos, il se demanda si l'entaille était profonde. Si elle était longue et proche de l'artère, il était peu probable qu'elle se referme. Tôt ou tard, sa blessure deviendrait dangereuse non seulement pour lui, mais pour tous. Elle réduirait leur progression et les exposerait trop.

Il s'en inquiétait encore quand Sandy revint et annonça :

- On dirait un chemin agricole. Il y a une clôture de fil de fer de l'autre côté.
- Bien, nous allons la franchir, dit Franklin.
- À partir de là, le terrain monte. C'est la fin du marais.
- Peu importe. Nous allons continuer vers l'ouest pendant encore une demi-heure.
- Tu devrais reprendre du rhum.
- Non. Plus j'en prendrai, plus j'en aurai besoin. Pour l'instant, je me débrouille.

Ils se remirent en marche et traversèrent le chemin. Il était étroit, et de l'autre côté de la clôture, dans la prairie qui s'élevait au-dessus des marais, ils trouvèrent une herbe épaisse, jaunie par le soleil. Le bruissement de l'herbe sous leurs bottes accompagna leur ascension. Vite, comme à leur habitude, les trois sergents prirent de l'avance, laissant toujours

entre eux un écart d'une centaine de mètres. Dans la montée, Franklin flancha de nouveau. Il tenait à peine sur ses jambes. Cette dénivellation, pourtant faible, soumettait son cœur à un effort beaucoup trop intense. Il le sentait se déchaîner avec une force colossale. Ses battements résonnèrent dans sa tête puis, avec plus de douleur encore, dans son bras. Il n'en pouvait plus ; il devait s'arrêter au moins un instant. Il trouva l'excuse du bandage qui se relâchait, et O'Connor fit une halte pour le resserrer. Hors d'haleine, Franklin ne respirait plus que par grandes inspirations haletantes qu'il ne parvenait pas à réprimer. Le sergent s'en rendit compte.

– Attention. N'en fais pas trop.

– Ça ira mieux quand nous serons arrivés en haut.

Il reprit sa marche, laborieuse, difficile, en gardant les yeux sur la lune. Se concentrant sur l'énorme disque blond qui descendait sur un horizon brumeux déjà presque noir, il progressa par assauts somnambuliques. Par moments, il ne savait même plus ce qu'il faisait. Dans les derniers mètres qui les séparaient du haut de la colline, la lune devint d'une grosseur invraisemblable. D'abord envahissante dans sa brillance dorée, elle s'assombrit finalement en s'éclipsant hors de son champ de vision. Au sommet, il fut surpris de voir que les trois sergents les attendaient. Il les avait complètement perdus de vue.

– À partir de là le terrain descend, annonça Sandy. Il y a une grande vallée.

– Ah ?

Il aurait voulu poursuivre, mais les mots refusaient de passer, trop gonflés pour sortir de sa gorge étranglée. Il avait l'impression d'avoir reçu un grand coup de poing au niveau du cœur.

– Ça va, Frankie ? demanda O'Connor.

– Merde, je... Merde...

– Assieds-toi, conseilla Sandy. Tu as beaucoup marché. Assieds-toi !

Il garda le silence pour mieux rassembler ses forces, ivre de fatigue. Ses facultés faiblissaient, lui échappaient, puis soudain elles se ranimèrent et, dans un sursaut désespéré, il s'y raccrocha. Il avait conscience que les quatre sergents attendaient sans rien dire en l'observant, témoins de cette lutte pour retrouver voix et vie.

Il reprit péniblement le dessus.

– Je ne peux pas m'asseoir maintenant. Il faut continuer pour trouver un coin où nous cacher. J'attendrai que nous soyons à l'abri. J'aurai toute la journée pour me reposer.

– Allez, reprends un peu de rhum.

– Juste une goutte, alors.

Avant de l'avalier, il garda la gorgée une ou deux secondes dans sa bouche desséchée par l'essoufflement. Le rhum, à la fois doux et fort, l'apaisa et lui donna l'énergie de repartir au bout d'un court moment.

– Reprenez la tête, dit-il, et essayez de trouver un endroit protégé. Un bois, si possible. En hauteur pour surveiller les environs.

Il vit de nouveau s'éloigner les trois blousons en mouton retourné bordés de blanc, qui disparurent derrière la courbe du sommet. Il suivit avec O'Connor. La lune était maintenant décalée sur sa droite, ce qui l'empêchait d'y plonger le regard pour oublier la souffrance de la marche. Alors il se concentra sur ses pieds. Il éprouva un étonnant réconfort à regarder ses énormes bottes fouler l'herbe sèche. Il avança encore dix minutes, et ne sortit de sa transe que lorsque ses pas entraînent de nouveau un afflux de sang douloureux dans son visage et dans ses bras.

Quand enfin il releva la tête, ce fut pour voir la lune, rouge sombre, coupée en deux par l'horizon, et les trois sergents qui attendaient sous des arbres.

– Ici, ça devrait faire l'affaire, dit Sandy. Il y a une forêt, un sous-bois épais, et on voit bien la vallée.

– Alors allons-y, mais pas trop loin. Il faut pouvoir surveiller les approches.

Il ne s'était jamais senti aussi peu sûr de lui. Dans un état second, il se rendit vaguement compte qu'il passait sous des arbres qui oblitéraient le ciel illuminé maintenant d'une aube qui tenait lieu de clair de lune. Il eut conscience de s'allonger dans l'obscurité, de sentir la fraîcheur de la terre sur sa nuque et sur sa main valide, puis, peu à peu, de s'enfoncer de nouveau lentement, malgré lui, dans les ténèbres froides et fiévreuses de l'inconscience. Il se sentait entraîné, de plus en plus profondément, si loin que même sa douleur au bras finit par disparaître.

Il s'éveilla dans la chaleur et le silence d'un jour nouveau. Au-dessus de lui, une zébrure de soleil éblouissante passait entre les frondaisons noires des pins. Un goût détestable lui empoisonnait la bouche. Quand il voulut bouger la tête, il eut l'impression qu'elle était lestée d'un boulet de plomb qui roulait d'une oreille à l'autre. Encore engourdi par le sommeil, il essaya de se tourner sur le côté ; la douleur qu'il sentit dans son bras précéda le choc plus lent du souvenir. Il baissa les yeux pour se regarder sans changer de position, et vit que son bras avait été pansé, très proprement, en laissant le coude libre. Le membre blessé était retenu en écharpe sur sa poitrine par un bandage qui l'empêchait de s'y appuyer par mégarde. On lui avait retiré son blouson, pour en faire une couverture, mais il avait glissé.

– Tu n'as pas besoin de te lever, dit Sandy.

– Non ?

– Tu es bien là où tu es. Nous sommes dans les bois. Nous ne risquons rien. Tu as dormi une dizaine d'heures.

– Tant que ça !

– Tu étais dans le cirage, et je t'ai fait une piqûre pour calmer ta douleur. Tu n'as pas bougé depuis.

– Quelle heure est-il ?

– Midi, à peu près.

Franklin resta allongé, les yeux levés vers la lumière dentelée qui filtrait entre les aiguilles de pin noires.

– Où sont les autres ?

– Partis en reconnaissance. Dans les bois. Nous voulions nous faire une idée du terrain. Ça semble immense. On dirait une très grande forêt.

– Ils n’auraient pas dû partir, protesta Franklin, inquiet. Nous ne devons pas nous séparer.

– Ne t’en fais pas. O’Connor veille au grain. Il a de l’expérience. Il s’est battu en France pendant les huit premiers mois.

– Ça ne change rien. Ce qu’il nous faut savoir, c’est si nous sommes en zone occupée ou non occupée. Peu importe le reste.

– Occupée, j’espère.

– Nous le saurons très vite.

Il se dressa sur son séant. La lourdeur qui l’avait cloué au sol remonta alors jusque dans sa tête où elle se concentra, lui donnant une impression de déséquilibre. Derrière la lisière sombre, la lumière du jour lui apparut avec la rapidité d’un obturateur d’appareil photographique : un passage éclair du noir à un blanc intense.

– Vous êtes allés voir par là ?

– Seulement de loin, sans sortir du bois.

– Alors allons-y.

Ils avancèrent lentement et s’arrêtèrent à cinq mètres de la lisière des pins. Dissimulés chacun derrière un tronc, ils inspectèrent la campagne qui s’ouvrait devant eux. La haute prairie brûlée par l’été, qu’ils avaient gravie la veille, prenait des couleurs de paille sale. En bas de la colline, sur l’autre versant, la vallée s’étageait en terrasses. D’abord s’étendaient les bandes pâles des champs de blé déjà partiellement moissonnés. Sur les niveaux intermédiaires, des rangées de vignes d’un vert bleuté s’alignaient sous le soleil vertical.

– Tu vois les poteaux télégraphiques ? demanda Sandy.

– Non, répondit Franklin en affrontant la lumière crue du lointain. Je ne vois rien.

– Là-bas, tout en haut au-dessus des vignes, en ligne droite.
– Toujours pas, dit Franklin, encore ébloui.
– Moi, j'en vois, j'en suis sûr. Ça doit être une route.
– Il n'y a pas de maisons.
– Quand on va plus loin, au coin du bois, on en aperçoit une, à mi-pente.

– Il faudrait la surveiller.

Ils retournèrent dans la forêt, où Franklin s'assit sur le tapis d'aiguilles en s'adossant à un arbre. L'exercice et l'éclat du soleil l'avaient fatigué.

– Et ton bras ? demanda Sandy.

– Ça va.

– Je dois te dire que la blessure n'est pas très belle. Tôt ou tard, il faudra s'en occuper. Si on ne te recoud pas, ça tournera mal.

– Nous verrons ça plus tard. L'important pour l'instant, c'est d'avancer.

– Mais nous ne pouvons pas partir avant la nuit.

– Je sais bien. C'est rageant.

Appuyé au tronc, il écouta le silence sourd de midi, sans un souffle de vent pour animer les branches et l'air sombre du sous-bois. La bouche sèche, il s'inquiétait de ne pas voir revenir les trois sergents.

– Ils n'auraient pas dû partir, dit-il. Ça ne sert à rien. Nous devons rester groupés.

– C'est ton bras qui te met les nerfs en pelote. Ils seront prudents.

– Ce serait heureux. S'ils se font voir, nous sommes tous fichus.

Il tendait l'oreille, anxieux, troublé par le sentiment d'irréalité que lui donnait cette situation à laquelle il ne s'était pas encore habitué. Cette forteresse de silence et de fraîcheur en apparence inexpugnable du sous-bois l'inquiétait. Il ferma les yeux.

Bientôt, le martèlement du sang dans ses tempes lui sembla être celui des pas des trois sergents qui revenaient. Il rouvrit les yeux et son soulagement se mua en agacement. Il sentit monter une colère qu'il essaya de contrôler. Il entendait le froissement des aiguilles de pin sous le pas des sergents qui émergeaient sans parler des profondeurs de la forêt. Puis il les vit arriver, blouson sur le bras, leur chemise bleue bien trop vive dans l'ombre de la forêt. Il se contint encore, préférant entendre leur rapport plutôt que de s'emporter.

– Bonjour, comment te sens-tu ? demanda O'Connor.

– Pas trop mal. Qu'avez-vous vu ?

– Pas grand-chose. Nous sommes descendus par là-bas jusqu'au bord du bois. Je crois que nous avons eu de la chance. La forêt s'étend sur des kilomètres. Il faudrait des jours et des jours pour fouiller tout ça.

– Bon. Et des maisons ? Vous en avez repéré ?

– Aucune.

– Bien.

Sa colère l'avait quitté. La compétence qui émanait de ce visage et de cette voix le rassurait. O'Connor avait trente-quatre ans. Il s'était engagé et avait été formé dans l'armée de l'air à l'adolescence, avait combattu en France, avait piloté des Battle, et avait été blessé à deux reprises. Ses traits rudes étaient modelés par la confiance. Il était naturel que Franklin l'écoute.

– Où penses-tu que nous sommes ? lui demanda-t-il.

– En France occupée, j'ai l'impression.

– J'espère bien.

Les sergents s'étaient tous les quatre assis par terre sur leur blouson pour se reposer, paraissant très à l'aise.

– Et si nous mangions ? proposa Franklin, sa peur envolée.

Confortablement installés sur le tapis d'aiguilles sèches, ils déjeunèrent de chocolat et de biscuits, et burent une petite dose de rhum chacun. Mais le contrecoup du choc et la perte

de sang donnaient à Franklin une sensation aigre et chaude qui lui comprimait la poitrine au-dessus du cœur. Il n'avait pas très faim.

– Discutons tout de suite de ce que nous allons faire, proposait-il. Je pense qu'il vaut mieux rester cachés ici et ne nous remettre en marche qu'à la tombée du jour. Il faut trouver une maison avant la nuit.

– C'est risqué, objecta Taylor.

– Oui, mais il faut tenter le coup. Et puis les fermes ne sont pas trop dangereuses. Il y a peu de chances d'y trouver des soldats. D'ailleurs nous n'avons pas le choix. Nous ne pouvons pas marcher sans nourriture.

– Tu parles français? demanda O'Connor.

– Pas trop mal.

Dans la chaleur, le chocolat qu'il n'arrivait pas à manger mollissait déjà entre ses doigts. À son malaise s'ajoutait maintenant l'impatience. L'inertie lui pesait, et tout en sachant la chose impossible il aurait voulu partir sans attendre.

– Nous avons tout intérêt à nous reposer cet après-midi, dit-il. Dormez, si vous le pouvez.

– Organisons des tours de garde, suggéra O'Connor.

– Oui. Trois dormiront pendant que deux guetteront. L'un surveillera l'intérieur de la forêt, et l'autre la vallée.

– Et si nous voyons quelqu'un?

– Nous aviserons.

Ils se reposèrent donc et montèrent la garde à tour de rôle pendant le reste de l'après-midi jusqu'au soir. La chaleur s'apaisa quelque peu quand le soleil descendit, vers les 6 heures du soir, mais il cogna tout l'après-midi, blanchissant les blés et faisant miroiter le vert bleuté des vignes. N'arrivant pas à dormir quand c'était son tour, Franklin contemplait le ciel qui prenait, fragmenté par les aiguilles des pins, l'apparence d'une dentelle bleue. Pendant ses tours de garde, allongé à l'orée du bois, il parvenait parfois à distinguer au

loin les poteaux télégraphiques qui tremblaient sur un horizon rendu laiteux par la brume de chaleur. Une fois, il poussa jusqu'à l'autre côté du bois et, embusqué sous les arbres, il observa le corps de ferme qui se trouvait à deux ou trois kilomètres. Il s'agissait d'un simple bloc blanc, entouré de meules de foin fraîchement coupé, et flanqué d'un bouquet de hauts peupliers grisards, mais il ne vit personne en sortir, et la vallée, après les vignes, resta déserte sous le soleil.

Les premiers signes du crépuscule s'annoncèrent peu après 8 heures. La chaleur colora l'horizon d'une couleur violette qui fit paraître le vignoble plus vert encore. En descendant de la forêt, toujours derrière les trois sergents et accompagné d'O'Connor, Franklin ne quittait pas des yeux la ligne des poteaux télégraphiques, têtes d'épingles blanches piquées sur le ciel sombre. Ils devaient traverser cette route, qui était sans doute assez importante et allait vers le sud-ouest, la direction qu'ils devaient prendre. Il serait risqué de la rejoindre en passant à découvert par les champs et les vignes. La seule possibilité restait donc de traverser la ferme.

Il n'était d'ailleurs pas certain que cette ferme, qui se trouvait un peu à l'ouest du vignoble, formât avec lui une seule et même propriété. À l'est, les vignes suivaient la courbe de la colline et s'étendaient à perte de vue.

C'était une assez petite ferme. Au pied de la côte, Franklin leva la tête pour l'observer. Après la prairie, le chemin de terre rendu poudreux par la sécheresse remontait en longeant la clôture qui le séparait des vignes, pour se terminer dans la cour de la ferme. La maison, d'un seul étage, était chaulée et couverte de grandes tuiles rondes. Il remarqua deux petites meules de foin et un tas de fumier noir près de la porte, mais ne vit pas âme qui vive.

À mi-pente, il commanda aux sergents de faire halte. Leurs étranges blousons attiraient trop l'attention, et cela ne lui plaisait pas. Ils devaient se trouver à environ trois cents mètres

de la ferme quand il les arrêta. Il leur ordonna de s'accroupir au pied des vignes, et, à son tour, il vit les longues allées ombreuses entre les rangs, et, parmi les feuilles, de grosses grappes rondes de raisin blanc.

– Je vais aller voir s'il y a quelqu'un, annonça Franklin. Si je ne rapporte pas de nourriture, nous aurons au moins du raisin.

– Du raisin, nous en avons déjà, protesta Taylor.

– Et si tu ne reviens pas ? demanda O'Connor.

– Tu seras maître à bord. Cachez-vous pendant la journée, et marchez toujours de nuit. Mais n'allez pas vers le nord. Quoi qu'il arrive, n'allez pas vers le nord.

– Tu reviendras, prédit O'Connor.

– Surtout, ne sortez des vignes sous aucun prétexte.

Il termina la montée d'un pas assuré, surveillant les champs au-delà de la clôture. Ayant conscience de l'étrangeté de l'écharpe blanche qui lui soutenait le bras, il la fit rentrer un peu plus dans l'ouverture de son blouson. Sa blessure l'élançait au rythme de ses pas, le sang battant la cadence dans sa tête. Quand il atteignit la ferme, le crépuscule s'épaississait. Sous un gros pommier, des poules blanches s'étaient déjà installées pour la nuit dans les creux qu'elles avaient grattés dans la terre sèche entre les racines. Elles s'agitèrent un peu à son passage. Il continua, et entra dans la cour, où il s'arrêta à une dizaine de mètres de la porte d'entrée.

Il se dit par la suite que la fermière avait dû l'apercevoir par la fenêtre, car elle sortit de la maison en courant et stoppa net, à environ cinq mètres de lui, le corps raidi par cet arrêt brutal, les mains figées en plein vol. Elle ne s'approcha pas plus près tout le temps de la conversation.

– Je suis anglais, dit-il.

Il se sentit tout bête. Son français, tout à fait correct d'ordinaire, ne lui revenait pas. Il resta muet comme une carpe devant elle. C'était une petite femme d'une soixantaine

d'années aux cheveux gris, coiffée d'un chignon serré, et dont le visage jauni par un vieux hâle prenait, avec la peur, une expression presque hostile.

– Non! s'écria-t-elle. Non, non, pas ici. Pas ici!

– Quelque chose à manger, dit-il.

– Non!

Elle restait immobile, plus effrayée qu'il ne l'était lui-même. La fixité de ses yeux noirs trahissait son anxiété.

– La route, est-elle dangereuse?

– Je ne sais pas. Je ne sais pas.

– Jusqu'où va-t-elle?

– Je ne sais pas.

– Ne vous en faites pas. Si vous êtes seule, ne craignez rien. N'ayez pas peur.

– Il n'y a rien à manger ici.

– Ce n'est pas grave.

– Rien, nous n'avons rien. Ils nous prennent trop. La vie n'est pas facile.

– Pouvez-vous me dire ce qu'il y a de l'autre côté de la route?

– Allez-vous-en!

– De l'autre côté de la route. Là-haut... Qu'y a-t-il?

– Allez-vous-en, répéta-t-elle – avant d'ajouter : La rivière.

– Une rivière?

– Allez-vous-en maintenant. Tout ira bien si vous vous en allez tout de suite.

– Quelle rivière?

– Je ne sais pas. Je ne sais pas. Je ne sais pas.

Il se rendit compte qu'il ne servait à rien d'insister. Le regard de la vieille femme était humide de larmes. Elle avait trop peur pour lui donner du pain ou même pour le renseigner. Depuis vingt-quatre heures, il n'avait rien avalé d'autre que du chocolat, mais soudain la route et ce qui se trouvait derrière revêtaient pour lui plus d'importance que la faim.

– Merci, dit-il en amorçant un demi-tour. Merci.

Paralysée par la surprise, elle le regarda partir sans ajouter un mot.

Cinq minutes plus tard, quand il retraversa la ferme accompagné des quatre sergents, elle était encore là, toujours aussi raide, comme fusillée debout. Le jour tombait vite, mais en passant Franklin vit qu'elle les suivait d'un regard noir et brillant de terreur. Elle n'avait pas fait un geste à leur arrivée, et n'avait eu qu'un petit cri étouffé à cette nouvelle surprise. Quand il se retourna pour la dernière fois, elle n'avait toujours pas bougé, pas même la tête, moins distincte dans la pénombre, mais encore tournée vers l'endroit où elle avait vu Franklin apparaître.

En haut de la colline, ils se couchèrent dans le fossé entre le champ et la route.

– Que s'est-il passé? demanda O'Connor.

– Elle avait peur.

– Rien à manger?

– Elle avait trop peur pour faire quoi que ce soit.

– Nous avons récupéré du raisin, reprit O'Connor. Tu en veux? Ils sont acides, mais ils désaltèrent. Je les trouve bons.

– Donne-m'en quelques grains.

Il prit appui sur son coude valide, et mit les grains dans sa bouche un à un. Le goût simple, parfumé et frais lui fit du bien. Il faisait maintenant presque nuit. Il n'y avait aucun bruit, hormis la légère vibration de l'air dans les fils télégraphiques au-dessus de leur tête, et Franklin décida qu'ils pourraient bientôt se risquer à traverser.

– Elle pourrait nous dénoncer? demanda O'Connor.

– Non, je ne crois pas. Elle avait peur. Je pense qu'elle m'avait pris pour quelqu'un d'autre.

– Et maintenant?

– Un peu plus loin, il y a une rivière. J'ai au moins appris

ça. Mais je ne sais pas quoi décider : suivre la route ou continuer jusqu'à la rivière ? À ton avis ?

– Si c'était moi, si j'étais seul, je suivrais la route. Mais à nous cinq, nous avons l'air d'une drôle de bande d'oiseaux.

– Oui, je suis d'accord avec toi. Allons-y.

La route était déserte quand ils la traversèrent. Il eut tout juste le temps de voir le goudron noir usé par les roues, et la rangée de poteaux télégraphiques qui s'évanouissait de chaque côté dans la nuit tombante, puis de sentir l'odeur tiède et réconfortante du bitume chauffé par le soleil. Une fois dans le champ, ils repartirent tous les cinq d'un bon pas, dans une petite descente. Alors, pour la première fois depuis l'accident, il se rappela que la lune allait bientôt se lever, sans pour autant savoir s'il fallait s'en réjouir. Dans les chaumes qu'ils traversaient, le bruit de leurs bottes, qui couchaient les courtes tiges de blé acérées en les faisant craquer, résonnait dans le silence de ces étendues vides. Il jugea d'après la position du vignoble qu'ils se trouvaient sur le versant nord, ou peut-être nord-ouest de la colline. Leur trajectoire en diagonale les dirigeait presque tout droit à l'ouest vers l'étroite bande orange de l'horizon marqué par les dernières lueurs du jour.

Il cracha quelques pépins de raisin.

– Nous devrions parvenir à parcourir trente kilomètres. Peut-être même quarante. La lune va bientôt se lever.

– Et la rivière ? demanda O'Connor.

– Il y aura sûrement un pont. S'il n'y en a pas, nous traverserons à la nage.

– Avec un seul bras ?

– J'essaierai.

– Sûrement pas ! Ton bras va finir par te jouer un vilain tour si tu ne te fais pas recoudre bientôt. Tu as une entaille longue comme une lame de couteau. La cicatrisation ne se fera pas toute seule.

– Ne t’inquiète pas, ça ira.

– Je te préviens.

O’Connor avait sans doute raison, mais Franklin préférerait ne pas trop y penser. Il termina son raisin et tendit la main pour en ravoir. Les trois sergents avaient pris quarante ou cinquante mètres d’avance sur eux. O’Connor lui donna six ou sept grains qu’il mangea les uns après les autres tout en marchant.

En bas du champ, là où les chaumes prenaient fin, les sergents les attendaient.

– Après, on dirait des betteraves à sucre, annonça Godwin. Nous traversons ?

– Mieux vaut les contourner. Nous ferions trop de bruit.

Les trois sergents reprirent leur marche. Les chaumes s’arrêtaient juste au bord du champ de betteraves, sans haie ni séparation, si bien qu’ils avancèrent sur les tronçons de tiges, laissant les rangs de betteraves sur leur droite.

Ils continuèrent ainsi pendant encore une dizaine de minutes sans parler. Dans la nuit chaude, une odeur de paille montait de la terre, puis, plus bas dans la pente, Franklin sentit l’air un peu plus frais et légèrement humide qui s’élevait de la vallée. Après le champ de betteraves, ils découvrirent une prairie sauvage, jaunie elle aussi par le soleil, mais à présent mouillée de rosée.

– Presque tous les cours d’eau français sont navigables, dit Franklin, songeant qu’ils ne devaient plus être loin de la rivière.

– Ce qui pourrait changer beaucoup de choses, répondit O’Connor.

– Oui, il peut y avoir des péniches. Et puis, les ponts et les écluses sont sûrement gardés.

– Et elle est peut-être bigrement large.

– Tant pis, nous traverserons à la nage.

– Pas dans ton état.

– Je ne peux pas marcher sur l'eau.

– Tu es presque aussi têtu qu'une bonne femme.

Ils parvinrent si vite à la dernière étendue d'herbe qui menait à l'eau que Franklin fut presque pris au dépourvu. Il commençait à en vouloir aux sergents d'avoir pris trop d'avance, quand O'Connor et lui tombèrent sur eux.

– Nous avons préféré vous attendre, expliqua Taylor. Les berges sont à une trentaine de mètres.

– La voie est libre ?

– Nous n'avons rien vu.

– Va vérifier.

Taylor était très jeune, dix-neuf ou vingt ans, tout au plus. Il était très bon mitrailleur, si bon, même, que Franklin se demandait parfois s'il comprenait quelque chose à cette guerre. Il lui était arrivé de voir Taylor encore pris par l'ivresse des opérations, le visage en feu, les yeux brillants malgré l'intense fatigue, et s'était demandé quel âge il fallait avoir pour prendre conscience de la peur, pour qu'elle se distingue de la griserie de l'action et se métamorphose en une douleur plus dure, plus nette.

Il ne savait pourquoi il remuait ces pensées, si ce n'est pour se dire que la chance qu'ils avaient eue au cours de cette fuite facile, cette belle aventure, presque, n'était peut-être qu'un prélude. Sans cesse, il évaluait la distance qu'ils pouvaient être amenés à parcourir au regard de leurs capacités physiques à tous. Il ne doutait pas qu'ils arriveraient au bout. Il trouvait simplement plus sage de se tenir en éveil, la tête claire, et tout en attendant Taylor, allongé dans l'herbe, il comprit que sa peur et sa vigilance ne faisaient qu'un.

Au retour du jeune sergent, Franklin entendit à sa voix qu'il prenait très au sérieux ses nouvelles responsabilités, et se félicita de l'avoir choisi pour cette mission de reconnaissance.

– Une soixantaine de mètres de large, et sans doute profonde.

– Pas de pont ?

– Je n'en ai pas vu. Elle forme un grand coude un peu plus bas.

– Nous pourrions longer les berges pour traverser plus loin, intervint Godwin.

– Je ne vois pas l'intérêt, répondit Franklin. Les ponts sont toujours dangereux à traverser, et la lune sera trop claire.

– Sommes-nous vraiment obligés de la franchir ? demanda Taylor.

– Nous devons nous en éloigner, c'est tout. Et elle nous barre le chemin.

Il sortit son bras valide de sous son blouson.

– Aidez-moi à enlever ça. Doucement.

– Arrête, dit O'Connor, ne fais pas l'imbécile.

– Vous savez tous nager, non ?

– Oui, mais toi, tu ne vas pas y arriver.

– Moi, je suis un as de la natation.

– Pas avec ton bras. Je ne te laisserai pas te mettre à l'eau.

– Il faut bien que nous traversions, non ?

– Déjà, tu ne peux pas bouger ton bras, et puis le pansement va être trempé et se défaire, et ne servira plus à rien. Tu vas rouvrir ta blessure et reperdre des litres de sang. C'est la poisse, je sais, mais tu ne peux pas, Frankie.

Il comprit d'un coup que son obstination n'obéissait à aucune logique, et il n'insista pas.

– Bien. Alors qu'est-ce qu'on fait ?

– Je vais te remorquer.

Il ne répondit pas.

– J'ai traversé deux rivières en France en 1940, insista O'Connor. C'est facile quand on connaît la méthode. L'idée, c'est de procéder par étapes. Il faut d'abord se déshabiller et transporter ses vêtements sur l'autre rive par petits paquets. On nage plus longtemps, mais de cette façon les vêtements restent secs. Cela vaut mieux que de foncer dans l'eau tête baissée.

Franklin était déjà convaincu.

– D'accord, nous ferons comme tu dis.

– Moi, je garde mes vêtements, protesta Sandy.

– Comme tu voudras, dit O'Connor, mais je traverse le premier.

O'Connor ôta son blouson, puis le reste. Il détacha ses bretelles, puis il roula son pantalon, sa chemise, son caleçon et son pull dans son blouson, formant un gros ballot qu'il attachait avec elles.

– De toute façon, nous devons transporter nos bottes de l'autre côté, expliqua-t-il. On ne peut pas nager avec ces bottes aux pieds. Le mieux, c'est de se mettre sur le dos. On se propulse avec les jambes, et on lève les bras pour garder les vêtements hors de l'eau.

La berge était ferme, couverte d'un sable, séché et blanchi au soleil, laissé par les crues. Il réfléchissait un peu de lumière dans cette nuit presque noire qu'éclairaient aussi, mais plus faiblement, les reflets de l'eau. O'Connor, entièrement nu, porta son paquet de vêtements jusqu'à la rivière dans laquelle il entra jusqu'aux genoux, puis il s'accroupit et se tourna sur le dos. Le clapotis de son immersion ne fit pas plus de bruit que le saut d'un rat d'eau. Il y eut quelques vaguelettes, puis d'autres encore quand il s'élança en arrière et se mit à nager. Les trois sergents et Franklin le regardèrent traverser, ses bras blancs visibles au-dessus de l'eau noire, ses jambes le plus souvent immergées, ne faisant presque aucun bruit. Il parcourut la distance lentement et sans effort, restant toujours en vue, puis il se dressa sur la rive opposée, à peine visible dans le noir, et ils l'entendirent appeler.

– C'est du gâteau !

– Allez-y tous les trois, dit Franklin. Tâchez au moins de garder vos bottes et vos chaussettes sèches. Et gueulez si vous êtes en difficulté.

Plus bruyants qu'O'Connor, entrant dans l'eau avec de

grandes éclaboussures qui donnèrent à Franklin un instant d'inquiétude, les trois sergents traversèrent la rivière. Resté seul, il enleva ses bottes sans cesser de les surveiller. La tâche n'était pas facile d'une seule main ; il avait l'impression d'être bancal. Et pour la première fois de la soirée, il eut de nouveau mal au bras. Il sentait la coupure du garrot comme une deuxième blessure. Il essaya d'attacher ses bottes ensemble par les lacets, mais sans y parvenir. Il s'en voulut de sa maladresse et de sa dépendance. Alors qu'il s'accroupissait sur la berge pour attendre O'Connor, il sentit une odeur de menthe aquatique, forte et piquante, écrasée sur le bord par le piétinement. Puis il entendit O'Connor plonger de l'autre côté, et vit sur l'eau noire le mouvement blanc de ses bras dont il s'aidait cette fois pour nager. Franklin enleva son pantalon et déboutonna sa chemise. Il voulut la retirer, mais le sang, en suintant du pansement, avait collé au tissu. Il prit le parti d'attendre O'Connor. Pendant qu'il le regardait nager, le comique de la situation lui fit oublier le danger. Il se vit tel qu'il devait paraître, mal à l'aise, attendant en chemise son tour de passer.

O'Connor sortit de la rivière, essoufflé, chassant l'eau de son visage et de ses cheveux avec les mains.

– Tout va bien ? demanda Franklin

– Au poil. Je suis en pleine forme. Prêt ?

– Pas tout à fait. Ma chemise a collé au pansement. Je n'arrive pas à l'enlever.

– Tiens le bandage. Tu peux étendre le bras ?

Il tenta d'obéir, mais le coude, bloqué, ne voulait pas bouger. Sa peau semblait aussi s'être resserrée sur l'ensemble de son bras au point que tout changement de position eût risqué de rouvrir sa blessure. Un frisson de faiblesse, plus que de douleur, monta de ses pieds et le parcourut tout entier.

– Cela ne m'étonne pas que tu ne puisses pas le bouger, remarqua O'Connor. Tiens bien.

Il entreprit de déchirer la chemise à partir du poignet,

tirant sur l'endroit où le sang séché adhérerait au pansement. Le tissu céda en craquelant, sec comme du papier mural qu'on décolle. Quand le bras fut enfin dégagé, O'Connor fit passer la chemise par-dessus la tête de Franklin.

Il y eut un bruit.

– Qu'est-ce que c'est? demanda Franklin.

– Sandy qui revient chercher les bottes. Dans cinq minutes, nous serons passés.

– C'est mieux comme ça, non? Mieux que d'avoir essayé de trouver un pont.

– Je te crois! Je me sens comme un poisson dans l'eau.

Pendant qu'ils attendaient Sandy, O'Connor rassembla les affaires de Franklin dont il fit un ballot, puis il attacha les deux paires de bottes par les lacets. Sandy n'avait enlevé que son blouson pour nager. Il remonta sur la berge et sautilla sur place en soufflant de l'eau par le nez et en se frottant les cheveux. À cet instant où ils se préparaient tous les trois à se mettre à l'eau, Franklin ressentit puissamment, davantage même que pendant les missions, ce lien qui les unissait, profond, clair et incroyablement solide, marqué par une totale confiance.

La voix d'O'Connor interrompit ses réflexions.

– Alors, tu te mets à l'eau? Assieds-toi dedans.

– Comment ça?

– Accroupis-toi. Tu ne te souviens pas de ton baptême?

– Je suis anglican.

– Ah oui? Eh bien maintenant, tu vas voir comment les baptistes s'y prennent.

Il fit quelques pas dans l'eau, s'agrippant au sable avec les orteils. Le froid lui causa un choc qui le prit à la gorge. Il s'accroupit, tenant son ballot de vêtements contre sa poitrine, bien haut sous le menton.

– Surtout, laisse-toi faire, recommanda O'Connor. Ne bouge pas.

Presque aussitôt, il fut tiré dans l'eau sur le dos. Il eut un instant de panique, mais il se domina et retint son souffle. La main d'O'Connor vint se placer sous son menton et, une seconde plus tard, il sentit les mouvements de natation du sergent. Glissant sur l'eau froide et lisse sans remous, il tenait son bras blessé en l'air, gardant ses vêtements au sec sur sa poitrine avec l'autre bras. Il parvint si bien à accepter ce remorquage et à se laisser flotter qu'il put même profiter, pendant la dernière minute de la traversée, d'un spectacle grandiose. Une belle lueur envahissait l'est ; la lune encore invisible répandait une pâle lumière orangée dans le ciel au-dessus de la rivière. Et dans les derniers instants, il la vit pointer, telle une orange mûre, entre les troncs noirs et droits d'une rangée de peupliers qui se dressait au loin. Elle monta lentement dans son champ de vision, au moment où lui-même arrivait sur l'autre rive, tiré sur le sable sec comme un bateau par O'Connor.

- Tu ne t'es pas mouillé le bras ? demanda celui-ci.
- Non, tout va bien, je crois. Merci.

Il se souvint alors des rations, des cartes, de la trousse de secours, et demanda s'ils avaient pensé à les prendre.

- Sandy les a transportés à la première traversée, indiqua Taylor.

- Et Sandy, où en est-il ?
- Il touche terre à l'instant, répondit Godwin.

- Parfait. Goddy, débouche le rhum et verse un coup à tout le monde.

Sandy remonta sur la berge, soufflant encore une fois de l'eau par le nez. La lune grandissait vite derrière les arbres noirs, et sa lueur se répandait dans le ciel, se reflétant progressivement, lumineuse et pure, sur la surface noire. Les trois blousons d'aviateur, et les corps pâles d'O'Connor et de Franklin devenaient parfaitement visibles dans cette lumière. L'endroit devenait dangereux.

- Il ne faut pas traîner.
- Je vais te sécher, dit O'Connor. Comment va ton bras ?
- Sèche O'Connor, ordonna Franklin à Taylor. Mon bras va très bien.
- En Angleterre, tu serais à l'hôpital, protesta O'Connor.
- Ne dis pas de bêtises !

Cinq minutes plus tard, ils reprenaient leur route, les trois sergents toujours en tête. Dans l'eau et avant de se rhabiller, Franklin avait eu froid. Après quelques gorgées de rhum et à présent qu'il était de nouveau au sec, il avait chaud, et se sentait léger et rempli d'énergie, capable de marcher pendant des kilomètres. Son bras ne le faisait pas trop souffrir ; il ne sentait plus qu'une douleur sourde et une ankylose, accompagnées d'une chaleur malade entretenue par l'intérieur laineux de son blouson.

La nuit n'offrit pas d'événement beaucoup plus mémorable pour Franklin, qui se souvint surtout d'avoir marché vers l'ouest, en se repérant grâce à la lune montante. Il fut marqué par sa blancheur dans ce ciel d'été sans nuages, et par la succession le long des vallons clairs des champs de betteraves, de blé et de pommes de terre, alternant parfois avec un coteau de vignes. Il se remémora une petite route qu'ils avaient traversée et après laquelle ils avaient trouvé la même rotation de cultures, et son soulagement mêlé d'inquiétude devant la vivacité de cette lumière que dispensait la lune. Il avait même pu distinguer en passant la couleur de quelques fleurs de pommes de terre tardives, tout en suivant le cuir des trois blousons qui les précédaient d'une demi-longueur de champ.

Ils arrivèrent enfin à une petite colline, où les trois sergents s'étaient arrêtés pour les attendre. Ils s'étaient abrités du clair de lune sous un bouquet de hêtres.

- Regardez, ce qu'il y a en bas, dit Sandy.
- Encore !

Au fond de la vallée, immense damier de champs qui se dessinait en noir sur la terre plate et blanchie par la lune, la rivière revenait, plus large ici, étincelante comme des chromes, formant une large boucle entre des berges sombres bordées de roseaux.

– Tu vois la maison? demanda Sandy.

– Oui.

Il la voyait en effet vers la droite, dans la courbe de la rivière, haute, carrée et crayeuse dans la lueur blafarde. Plus près, à mi-pente, poussaient un petit verger et quelques rangs de vignes, une dizaine environ, plantés sur le travers.

– C’est un moulin.

– Et maintenant? demanda Sandy.

– Encore une petite baignade, répondit O’Connor.

– Non, trancha Franklin. Nous allons finir la nuit cachés dans les vignes. Nous aurons du raisin, nous nous reposerons à l’abri, et puis demain matin, j’irai.

– À cette maison? demanda Godwin.

– Oui, nous devons trouver de l’aide.

Ils descendirent ensemble jusqu’aux vignes. Après avoir cueilli quelques grappes, ils s’assirent au plus sombre des terrasses pour les manger. Ensuite, ils s’allongèrent entre les ceps pour le reste de la nuit. La lune descendit sur l’immensité de la plaine en contrebas, puis, au petit matin, le froid qui montait de la rivière déposa de la rosée sur le sol.

Il devait être 6 heures quand l’attention de Franklin fut attirée par un voilement de poules dans l’herbe autour des arbres fruitiers, puis par le tablier blanc de la jeune fille qui les suivait. Elle se trouvait à trois cents mètres environ des vignes, mais il distinguait nettement ses cheveux noirs au-dessus du tablier blanc, et l’ample mouvement de son bras brun jetant le grain qu’elle prenait dans un saladier de couleur sombre. Il entendait aussi sa voix, car elle appelait d’un cri répétitif et impérieux, très français. Il vit les poules picorer, le rouge

et le blanc de leur tête martelant l'herbe, puis la jeune fille monter le coteau de quelques pas, le visage levé vers le soleil, comme si elle venait de s'éveiller et s'emplissait les poumons de l'air de cette journée nouvelle.

– J'y vais, annonça-t-il. Si je ne reviens pas, vous savez quoi faire.

Sur ces mots il sortit des vignes d'un pas résolu, et descendit le sentier abrupt et caillouteux qui traversait le verger, en se dirigeant vers la jeune fille. L'émotion faisait battre son cœur beaucoup trop fort. Il marchait vite en pensant : Le sort en est jeté. Tout dépendra de sa réaction. Son bras l'élançait et il avait la bouche très sèche. Il songea encore : À côté, les missions sur Brême, ce n'était rien. À côté, c'était du pipi de chat. Pour l'amour du ciel, faites qu'elle ne se sauve pas en courant.

Elle ne se sauva pas. Elle continua de rêver parmi ses poules, tête levée vers le ciel matinal.

Puis soudain, elle le vit qui descendait vers elle.

Elle ne bougeait pas, serrant si fort contre sa poitrine son saladier de bois sombre avec les deux mains que son tablier se fronçait de plis obscurs. Elle était très brune, et ses yeux noirs, grands et pétillants, étaient attentifs, face à lui dans le soleil.

– Je suis anglais, dit-il.

Une fois de plus, les mots lui manquaient, et il se sentit très bête d'être obligé de recourir au mime pour se faire comprendre : ce n'était pas du tout ce qu'il aurait voulu dire. Elle se taisait, mais son silence et son immobilité lui firent un effet tout à fait extraordinaire. Son attitude n'était nullement passive, mais réfléchie, forte, et il sentit qu'elle n'avait pas peur.

– Pouvez-vous m'aider, s'il vous plaît? Je vous en prie.

– Vous êtes seul? demanda-t-elle.

– Non. Non, nous sommes cinq.

– Où sont les autres?

– Dans les vignes, dit-il en désignant la colline.

– Je me demandais pourquoi le chien avait aboyé cette nuit.

Elle dit cela très calmement, sans paraître surprise ni même regarder l'endroit qu'il indiquait. Se contentant de presser le saladier contre elle, elle fixait Franklin droit dans les yeux.

– Vous pouvez leur dire de descendre.

– Il n'y a pas de danger?

– Non. Ils peuvent venir.

Sachant que les quatre sergents les observaient depuis leur cachette, il se tourna pour leur faire signe de la main, sans crier, et une ou deux secondes plus tard, les quatre blousons apparurent sur le sentier.

– Sommes-nous en zone occupée ? demanda-t-il à la jeune fille.

– Oui, occupée. C'est bien ?

– Oui, très bien, je suis content.

– Vous recevez des nouvelles de notre situation ?

– Oui, les nouvelles arrivent.

– Alors je suis contente aussi.

– Et où sommes-nous ?

– Ici ? Ici, nous sommes en France occupée.

– Oui, mais le nom de l'endroit ?

– Voilà vos amis qui arrivent.

Les quatre sergents passèrent sous les arbres fruitiers et rejoignirent Franklin et la jeune fille.

– Bonjour, dit O'Connor.

La jeune fille lui sourit. O'Connor fit de même, et Franklin les vit tous les quatre avec le recul d'une personne qui ne les aurait pas connus : yeux cernés, broussailleux, mal à l'aise. Il fallait les rassurer.

– Tout va bien. Ça ira.

– Il vaut mieux aller à l'intérieur, dit la jeune fille.

Franklin prit avec elle la tête du groupe pour descendre au moulin. Le sentier s'élargissait pour devenir un chemin pavé qui passait entre un grand moulin de pierre sur la droite et une maison, de même construction mais plus petite, sur la gauche. Il distinguait un peu plus loin l'endroit où il s'évasait pour former un quai de pierre et finir en jetée. La rivière, nonchalante et basse, coulait au fond. Il entendait le bruit puissant de l'eau qui se déversait des vannes de l'autre côté du moulin, et sentait une odeur d'eau stagnante et de vase

séchée sur la pierre, senteur forte d'algues exposées au soleil, ainsi que le parfum estival de poussière de blé, sèche dans l'air frais et tranquille du matin. Quand la jeune fille le précéda pour passer la porte de la cuisine, il remarqua ses jambes nues et dorées. Elles étaient minces et vigoureuses, d'une belle teinte unie, plus colorée que la peau déjà mate d'une personne aussi brune, et son cou avait le même beau hâle sous les cheveux noirs coupés court.

Ils la suivirent tous les cinq dans la cuisine. C'était une très grande pièce. Une batterie de casseroles en cuivre pendait sur le mur blanc au-dessus du fourneau, et il sentit l'odeur, encore agréable, d'un récent repas et vit, à la longue table de bois au milieu, une vieille dame vêtue de noir qui découpait du pain.

– Mon Dieu, mon Dieu! s'écria-t-elle en se dressant sur ses jambes.

– Où est papa? demanda la jeune fille.

– Mon Dieu. Des Anglais? En haut.

– Va le chercher.

Tandis que la vieille dame se précipitait, la jeune fille, toujours calme, se tourna vers Franklin.

– Il vaut mieux que vous enleviez vos blousons et que vous me les donniez.

– Je veux vous montrer mes papiers, dit-il.

– D'accord.

– Elle demande que nous lui donnions nos blousons, expliqua Franklin aux autres.

Il sortit son portefeuille de la poche arrière de son pantalon avec le bras droit, et l'ouvrit d'un mouvement de poignet. Sa carte était à l'intérieur, mais il eut du mal à la sortir d'une seule main. La jeune fille attendit sans bouger en contemplant son bras bandé. Il eut peur qu'elle ne veuille lui venir en aide, mais elle ne fit pas un geste. Elle semblait parfaitement comprendre qu'il ne fallait pas intervenir. Finalement, il posa le portefeuille sur la table, et le maintint avec le pouce

pendant qu'il extrayait la carte entre deux doigts. Elle la prit avec gravité quand il la lui donna.

– Vous voliez sur quel type d'avion? demanda-t-elle.

– Un Wellington. Nous revenions d'Italie.

– Vous avez sauté en parachute?

– Non. J'ai pu atterrir.

– À quel endroit?

Il lui décrivit le marais et la forêt, puis le passage de la rivière, et leurs marches de nuit.

– Où sommes-nous, maintenant? demanda-t-il.

– Vous avez retrouvé la rivière que vous aviez traversée.

Il devina alors qu'elle ne voulait pas lui dire où ils étaient, qu'elle ne le lui dirait peut-être jamais, et il s'y résigna, car c'était plus sage.

– Vous êtes le commandant? demanda-t-elle. Ou vous parlez pour les autres simplement parce que vous savez le français?

– Oui, je suis le commandant.

– Qu'est-il arrivé à votre bras?

C'était la première fois qu'elle y faisait allusion.

– Je me suis blessé pendant l'accident.

– Avez-vous perdu beaucoup de sang?

– Un peu.

– Il faut le soigner convenablement.

Les quatre sergents avaient enlevé leurs blousons et les avaient posés sur la longue table en bois. Franklin ôtait le sien quand le père entra dans la pièce. La vieille dame, qui le suivait, prit les vestes en cuir dans ses bras et ressortit. Le père s'approcha et s'arrêta près de la jeune fille.

– Bonjour, lui dit Franklin.

C'était un homme grand, mince, aux cheveux noirs, mat de peau comme sa fille, les joues creusées de deux fissures aussi profondes que des coupures, qui descendaient sous de hautes pommettes brunes. Il serra la main de Franklin.

– Je ne sais pas combien de temps vous pourrez rester, dit-il.
– Cela nous aiderait de pouvoir nous reposer.
– Vous comptez vous rendre en Espagne ?
– Oui, si c'est possible.
– La situation n'est pas facile. On parle de réquisitions pour le travail obligatoire. Toutes sortes de rumeurs circulent. Dans le Nord, des otages ont été pris. La situation est de plus en plus dure. Partout.

– Vous ne devez pas prendre de risques pour nous.
– En France, on prend des risques quoi qu'on fasse. C'est malheureux, mais c'est comme ça.

– Je suis désolé. Nous le savons.
– Vous devez avoir faim. Mais peut-être préférez-vous monter d'abord. Avez-vous de quoi vous raser ?

– Mon ami a un rasoir, dit-il en désignant O'Connor. Il est toujours prêt pour les situations d'urgence.

– Alors montez, ma fille va vous conduire en haut.

– Merci. Merci beaucoup. Merci énormément.

La jeune fille sortit de la cuisine par la porte qu'avait empruntée la vieille dame, et Franklin et les quatre sergents lui emboîtèrent le pas. Elle les conduisit à travers la maison jusqu'à un escalier sans tapis. Au palier du premier, ils prirent une deuxième volée de marches, plus étroites, qui menaient à une chambre tout en haut. Par l'unique fenêtre, on distinguait la rivière au fond de la vallée. Il y avait un lit étroit pourvu d'un matelas de paille sans draps, un broc et une cuvette en faïence sur une table de toilette dans un coin, et un miroir accroché au mur.

Les sergents attendaient dans la pièce, mal à l'aise, encore inquiets. Franklin s'approcha de la fenêtre pour mieux voir le moulin et la cour.

– Il y a quelqu'un en bas, dit-il.

– C'est seulement Pierre, répondit-elle.

– Votre frère ?

– Non. Il aide mon père au moulin, quand le moulin fonctionne.

– Il saura que nous sommes là ?

– Oui, il le saura, mais on peut lui faire confiance.

Il n’ajouta rien. La tension nerveuse, la marche sans nourriture et sans sommeil, sa blessure et la perte de sang, et puis cette dernière inquiétude de se demander si on pouvait se fier à la jeune fille l’avaient épuisé. Avec le soulagement, une soudaine faiblesse glacée le prit qui le laissa gourde et apathique. Alors qu’il tâchait de se ressaisir, il posa les yeux sur la jeune fille qui attendait sur le pas de la porte, vive, admirablement décidée. Ses yeux de charbon n’avaient trahi aucune surprise depuis l’instant où il était apparu au milieu de ses poules. À présent, un vague sourire jouait même sur ses lèvres, et il lui sembla qu’elle était la personne la plus calme, la plus solide qu’il eût jamais rencontrée.